



L'Équilibre de l'instant

Sandrine Chemison

# L'Équilibre de l'instant

[www.hatanna-editions.fr](http://www.hatanna-editions.fr)  
Facebook : hatannaRH  
Hatanna Éditions  
9, impasse du Val Soleil - Le Marinier - 84400 Gargas

Hatanna Éditions  
Erebe

*« Laissez la haine à ceux qui sont trop faibles pour aimer »,  
M. L. King*

ISBN : 978-2-490602-14-8

© 2020, Hatanna Éditions

© 2019, Pixabay pour l'image de couverture, aide de Sandrine Chemison

© 2018, Caroline Barraque-Bigot pour les logos

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les *« copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective »* et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *« toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite »* (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

## PROLOGUE

**P**ARFOIS, LORSQUE NOUS OUVRONS UN JOURNAL, consultons ou écoutons les actualités, les faits divers nous laissent complètement abasourdis. En proie à de nombreuses questions, celle qui nous vient souvent à l'esprit est : « mais qu'est-ce-qui a pu pousser...? »

Qu'est-ce-qui a pu pousser un mari aimant à étrangler son épouse ? Qu'est-ce-qui a pu pousser cette maman attentionnée à jeter son nourrisson par la fenêtre ? Qu'est-ce-qui a pu pousser ce couple à abandonner leurs enfants, un soir, pour aller faire la fête ? Qu'est-ce-qui a pu pousser cet homme, bien sous tous rapports, à trucider la totalité de sa famille ?

On pense tout de suite à la folie, on se fait juge, par peur ou peut-être aussi pour conjurer le sort, et se convaincre que cela n'arrive que chez les autres.

Et si tout était lié à l'instant, ce moment en équilibre où tout bascule, l'instant T. On se persuade qu'il y a une marge importante entre la folie et la raison, et si cette marge n'était qu'un fil sur lequel on avance à tâtons pour certains, et plus courageusement pour d'autres, jusqu'au point de non-retour.

Tout réside dans l'équilibre de l'instant...

— **M**AMAN... MAMAN... ?  
 Pourquoi ne pouvaient-ils pas la laisser dormir, ne serait-ce qu'une heure d'affilée ? Il fallut qu'elle se réveille réellement pour comprendre que ce n'était pas un de ses garçons qui l'appelait. Les vacances scolaires, et une petite soirée un peu arrosée entre nanas, trop prolongée pour un jour en semaine, avait eu enfin raison de ses nuits d'insomnie.

Elle tendit le bras pour attraper son portable vibrant sur la table de nuit :

— Julien ? Quatre heures du mat, putain... j'espère que c'est important ! répondit-elle mollement.

— Maud, ramène tes fesses, on a du lourd !

— Genre, encore un ivrogne qui a dégueulé sur le palier de sa voisine ?

— Non j'te dis, c'est du lourd, meurtre..., j'te jure, même le préfet est sur place !

Elle bondit du lit. Effectivement, cela faisait plusieurs mois qu'elle attendait une vraie enquête, à la hauteur de ses espérances. La vie parisienne, elle n'en pouvait plus depuis longtemps, mais un poste d'officier de police, dans cette campagne charentaise, méritait quelques années d'attente. Toutefois, sa mutation sur Angoulême

acceptée, elle savait au fond d'elle même qu'elle ne jouerait pas forcément dans la même cour qu'un enquêteur du célèbre trentesix quai des Orfèvres. Alors, même s'il était quatre heures du mat', et qu'elle n'avait dormi que deux heures, elle était aussi excitée qu'une enfant devant l'entrée d'un parc d'attraction. Elle sauta dans un jean, le premier sweat qui traînait sur une chaise, son perfecto et attacha ses longs cheveux en un chignon à la va-vite. Les clefs, les baskets, le portable, et la voilà au volant, direction le commissariat.

À son arrivée, Julien était dans la voiture de police, le gyrophare en action, elle eut à peine le temps de s'asseoir à côté de lui qu'il démarrait déjà en trombe vers le lieu du crime.

— Allez, Ju, dis-m'en un peu plus, qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Maud, écoute, je n'en sais pas plus que toi, on m'a juste dit « c'est du lourd, préparez-vous à du sordide !

— Pfff, tu m'énerves quand tu dis des conneries comme ça, allez, dis-moi !

— Non, mais Maud, je te promets, c'est pas des conneries, j'ai eu juste l'adresse, je connais à peine le nom du patelin, heureusement que j'ai le GPS... Putain, à 4h du mat, j'espère que ça en vaut la peine !

À la sortie de la nationale 10, le GPS les conduisit effectivement sur un petit chemin qui sinuait au milieu des vignes. Les grands peupliers qui longeaient la route accentuaient la tristesse de cette campagne dépeuplée et les touffes d'herbe au milieu de l'asphalte indiquaient clairement la rareté des passages automobiles. Puis il fallut bifurquer encore à droite, sur un chemin où seule une voiture pouvait circuler, le goudron laissant la place à de sérieux nids de poule pendant deux bons kilomètres. Quand les phares

éclairèrent un pont en bois, Julien n'eut pas l'audace d'engager la voiture.

— Ils m'ont dit qu'il faudrait finir à pied jusqu'à la maison, affirma-t-il.

— Ah, parce qu'il y a une maison ici ? répondit Maud surprise.

— Écoute, y a au moins des chiens !

En effet, si on tendait l'oreille, on aurait pu croire qu'une chasse à courre se préparait. Les chiens de meute ont pour habitude d'émettre des aboiements lugubres à la limite du hurlement à la mort, mais là, on aurait pu traduire ceux-ci comme des cris de détresse appelant à l'aide.

Au fur et à mesure que Maud et Julien s'avançaient vers la lumière des spots halogènes de la police scientifique, s'ajoutait à cette cacophonie d'aboiements désespérés, l'odeur. Une odeur âcre qui allait directement vous heurter les organes olfactifs jusqu'au plus profond de vos entrailles. Ce hâlo pestilentiel eut raison de l'estomac de Julien, il n'eut d'autre solution que de vomir dans un fossé marécageux menant jusqu'à la bâtisse, lieu du crime.

— Tiens, mets ça sur ton nez, nargua Maud en tendant son écharpe imprégnée de parfum.

— Comment tu fais ? C'est juste insupportable. Merde, j'suis même pas sur la scène de crime, répliqua Julien en s'essuyant le front d'un revers de manche.

Ils continuèrent malgré tout leur périple nauséabond, les obligeant à passer au milieu de cages de fortune faites en grillage de récup. Elles ne dépassaient pas les trois mètres carrés. Dans cet espace réduit, s'entassait toute race de pauvres chiens amaigris, qui se précipitaient sur leur trop rares visiteurs, dans l'espoir qu'on veuille bien leur ouvrir, voire même leur donner un peu d'eau. Les abreuvoirs, réduits à de vieilles casseroles, n'avaient pas été

humides depuis longtemps, vu la poussière et la terre qui s’y accumulaient.

Une première cage voyait s’entasser trois beagles qui avaient dû servir à la chasse. Leurs poils gris attestaient qu’ils ne devaient plus courir depuis longtemps après le gibier. Ils ne représentaient donc plus aucun intérêt pour les chasseurs qui les avaient abandonnés, sûrement sans état d’âme, à ce refuge de fortune. Il y avait encore trois autres cages de même surface, destinées elles aussi à contenir un maximum de pensionnaires. Deux huskys, un labrador, un berger allemand. Enfin, dans la dernière une femelle Golden, les mamelles distendues par le nombre beaucoup trop important de portées, essayait de nourrir six pauvres chiots squelettiques. Leurs premiers poils n’avaient pas réussi à pousser normalement, tellement les piqûres de puces avaient gangrené cette peau encore tendre pour les parasites.

Alors que Maud et Julien étaient attendus depuis deux heures déjà, ils ne pouvaient avancer que très lentement, tellement le spectacle de cette scène misérable les coupait dans leur élan. Julien, l’écharpe sur le nez, dut aussi enlever ses lunettes trop embuées par les larmes qui lui montaient aux yeux. Maud, les bras ballants, tentait de rassurer tous ces pauvres otages poilus, « on va revenir, ça va aller, hein ? » une question qui, elle le savait, resterait sans réponse compréhensible, mais les gémissements en disaient suffisamment long. Ahuris par ce cortège lugubre, ils arrivèrent enfin à la bâtisse, qui jadis avait dû être un centre d’accueil pour ces pensionnaires à quatre pattes. Une enseigne, en bois de couleur grise, ternie par le temps, indiquait « Pension tout toutou ». Mais tout maître se respectant n’y aurait jamais laissé la moindre petite bête de compagnie.

Le lieutenant, Patrick Bonet, les attendait les bras croisés, tapotant un index sur son biceps saillant de sportif accompli, signe

éloquent d’impatience. Ceci dit, cet homme n’avait pas besoin de parler, de par sa grandeur et sa carrure, nul n’avait envie de le contrarier. La petite soixantaine entretenue, cet homme en avait vu des vertes et des pas mûres, et à quelques mois de la retraite, il ne s’attendait pas à devoir diriger une équipe sur une telle affaire. Il aimait bien Maud, elle représentait tout le dynamisme de la jeune trentenaire qui en veut. Elle lui rappelait un peu la fille qu’il aurait aimé avoir. C’est pour cela qu’il avait tout de suite pensé à faire appel à elle pour cette enquête. Quant à Julien Pesquet, il avait su reconnaître en lui un p’tit mec qui se voulait anti-conformiste, mais qui en fait était quelqu’un d’absolument droit dans tous ses gestes, actions, et pensées. Il avait su faire abstraction de son look de fumeur de joints aux dreads démesurées trop nombreuses pour le bonnet qui les camouflait. Il savait que ces deux là auraient une belle carrière dans la police, ça se sentait.

— Bon alors, vous vous croyez au zoo ? Vous voulez peut-être que je vous fasse une visite guidée ? asséna-t-il aux deux jeunes, en leur laissant le passage dans l’entrée d’une pièce exiguë. Alors, je peux vous dire que j’en ai vu, mais là je ne comprends pas vraiment le mobile, il n’y a qu’un déséquilibré qui peut faire ça, j’attends vos remarques, suggestions, idées, etc. Moi j’vous laisse, j’ai déjà un premier rapport à faire au parquet, et je ne sais même pas par quoi commencer. Je vais essayer de dormir aussi, je vous attends demain matin, huit heures pétantes ! Bon courage les jeunes, à tout à l’heure !

Face à ces injonctions, Maud et Julien n’avaient pas été suffisamment réceptifs, leur cerveau était totalement focalisé sur la scène criminelle de la pièce, anciennement accueil de la pension. Julien enroula d’un tour supplémentaire l’écharpe parfumée sur son nez, mais l’odeur imprégnait malgré tout le moindre pore de chaque personne qui entraît dans les lieux.

Le sol, il y a longtemps, avait été recouvert de paille, telle une litière. Il laissait désormais apparaître une épaisse couche visqueuse de pourriture, mélange d'excréments et d'urine du cadavre qui était enchaîné au milieu de cette litière immonde. En position fœtale, l'homme d'une cinquantaine d'années était grand et avait dû être assez bien portant, au vu du pantalon qui ne tenait plus sur ses hanches décharnées. Les cernes grisâtres laissaient entrevoir des jours, voire des mois de sous-alimentation. Un collier métallique lui entravait le cou et une chaîne y était reliée, elle-même fixée à un anneau qui avait été scellé dans du béton. Ses mains, fixées dans le dos par des menottes, n'avaient quasiment plus d'ongle, tellement le malheureux avait essayé de gratter le béton, paniqué par l'évidence de sa mort certaine. Le torse nu portait encore les stigmates de vomissures qu'il n'avait évidemment pas pu nettoyer. Ces rejets stomacaux étaient sûrement le résultat des déchets avariés qui lui avaient été servis dans une casserole à même le sol. On ne pouvait pas s'empêcher de faire le parallèle avec celles présentes dans les cages extérieures. Le reste de son dernier « repas » ne contenait qu'un morceau de pain moisi imbibé d'eau croupie.

— Gustave Trichemont, médecin légiste, vous voulez les premières conclusions ? se présenta ce dernier à Maud.

— Dehors, si ça ne vous fait rien, répondit Maud en blémisant. Julien..., Julien, et oh, tu viens ?

Le pauvre était resté figé sur ces images d'horreur, on sentait bien que son cerveau avait fait « arrêt sur image » et même s'il criait à Julien « barre-toi vite ! » les membres de son corps paralysés ne répondaient plus.

— Julien, allez viens ! ordonna Maud en le tirant par le bras.

— Alors, comme je vous disais, je suis le médecin légiste en charge de cette affaire. D'après les premières constatations la mort remonterait à une semaine à peu près. Son agonie par contre aurait

duré entre un et deux mois. Il a souffert de la faim et de la soif, ça c'est sûr, vu les gencives et les dents qui commencent à se déchausser. C'est un promeneur qui a découvert la scène, son chien a été attiré par une femelle en chaleur, apparemment. Je laisse la police scientifique prendre les photos, ainsi que les prélèvements et je vous ferai un rapport plus détaillé, une fois que j'aurai ce pauvre type sous mon scalpel à l'hôpital de Gorac.

— Combien de temps pour avoir les premières conclusions ? lui demanda Maud, qui ne lâchait pas Julien du regard.

— Je fais au plus vite, je vous fais parvenir les résultats dans la foulée.

— D'accord, répondit Maud en saluant Trichemont qui donnait déjà les instructions à l'équipe chargée de rapatrier le corps à la morgue.

— Bon, Julien, toi tu t'assois là, dit-elle au jeune homme en lui montrant un vieux seau métallique retourné, pour reposer ses jambes qui commençaient à flancher. Moi, je vais inspecter de plus près cet endroit.

Elle reconsidéra la pièce, maintenant qu'elle avait intégré les images les plus choquantes. Elle insista davantage sur des éléments, des objets qui auraient pu faire avancer l'enquête, histoire au moins d'avoir un début de piste.

Une boîte à pizza, un mug avec des traces de café décennales, un peigne noir couvert de vieux cheveux posé sur un évier en céramique de fortune, un miroir au teint dépassé depuis longtemps accroché à une pointe rouillée au-dessus de ce même évier. Une lettre de rappel, pour une facture impayée, qui avait été déchirée puis laissée là sur cette table constituée de deux tréteaux et d'un volet en bois, jadis destiné à fermer l'unique fenêtre de la pièce. Elle le savait, il fallait qu'elle attende les conclusions du médecin

légiste et les résultats de la police scientifique, d'ailleurs l'enveloppe déchirée fut mise sous scellés, empreintes relevées.

Lorsqu'elle ressortit de cette vieille baraque, prison des dernières heures d'Hubert Tankardieu, le jour commençait à pointer. Elle fut heureuse de voir que Julien s'était remis de ses émotions, il s'était éloigné pour fumer une cigarette roulée, sûrement un recours à l'expiation de ses mauvaises pensées. En effet, malgré son jeune âge, Julien avait vécu une enfance et une adolescence assez peu réjouissantes. Tirailé entre une mère alcoolique et un père accro aux anxiolytiques, il avait très tôt décidé de prendre son indépendance. Avec les travers et les tentations qu'un jeune paumé peut connaître, il avait toutefois réussi à sortir la tête de l'eau, en se répétant très souvent : « Je ne finirai pas comme mes vieux, il faut que je fasse quelque chose de ma vie. » À sa grande surprise, il avait été reçu au concours d'entrée dans la police, et ce jour-là il s'était promis qu'il ferait tout pour être un bon flic. Dès lors, il avait mis fin aux relations de mauvaise compagnie, qui l'attiraient de plus en plus souvent dans les méandres d'une vie nocturne, à la limite du glauque.

Il eut de ce fait la chance d'être sous la bonne garde de Maud, qui le chouchoutait comme un petit frère mais qui savait aussi lui donner des coups de pied au cul lorsque cela était nécessaire.

Il leva le pouce vers le haut, en souriant à Maud, signe que tout allait mieux pour lui.

Elle esquissa un sourire crispé, perdue dans ses réflexions et premières déductions sur l'enquête.

— On y va, Ju ? On va essayer d'aller dormir le reste du peu de temps que l'on a. Pour ma part, je vais aller prendre une bonne douche, je me sens dégueu, j'ai cette odeur imprégnée dans les narines, j'en peux plus !

— Yep, j'te ramène dans mon carrosse, belle rousse !

— Ha, ben tu peux te la péter maintenant, tu faisais moins le fier sur ton seau tout à l'heure.

— Eh, oh, ça va hein, tu étais comment sur tes premières scènes de crime toi ? Quand t'étais jeune ?

— Mais t'es qu'un p'tit merdeux ! Quand j'étais jeune ? Allez, file, avant que je t'en colle une ! Tu f'ras moins le malin devant Bonet demain matin, enfin... tout à l'heure !

Ils prirent le chemin de retour, le matin brumeux sur cette campagne marécageuse ajoutait une atmosphère lugubre à la progression chaotique de la voiture. Un corbeau s'envola, laissant échapper un croassement morbide. *Oiseau de mauvaise augure ?* songea Maud.